

CDDDB Théâtre de
LORIENT

CRÉATION

«...**Qu** hivent les vaches.»

ROLAND DUBILLARD /
ÉRIC VIGNER

Création au Grand Théâtre du 7 au 10 octobre 2003

CDDDB CENTRE DRAMATIQUE DE BRETAGNE THÉÂTRE DE LORIENT
Centre Dramatique National - direction Éric VIGNER
CDDDB-Théâtre de Lorient: 11 rue Claire Droneau BP726 56107 Lorient cx
T : 02 97 83 51 51 - F : 02 97 83 59 17 - E : contact@CDDB.fr

«...Où hivent les vaches.»

de ROLAND DUBILLARD

Avec

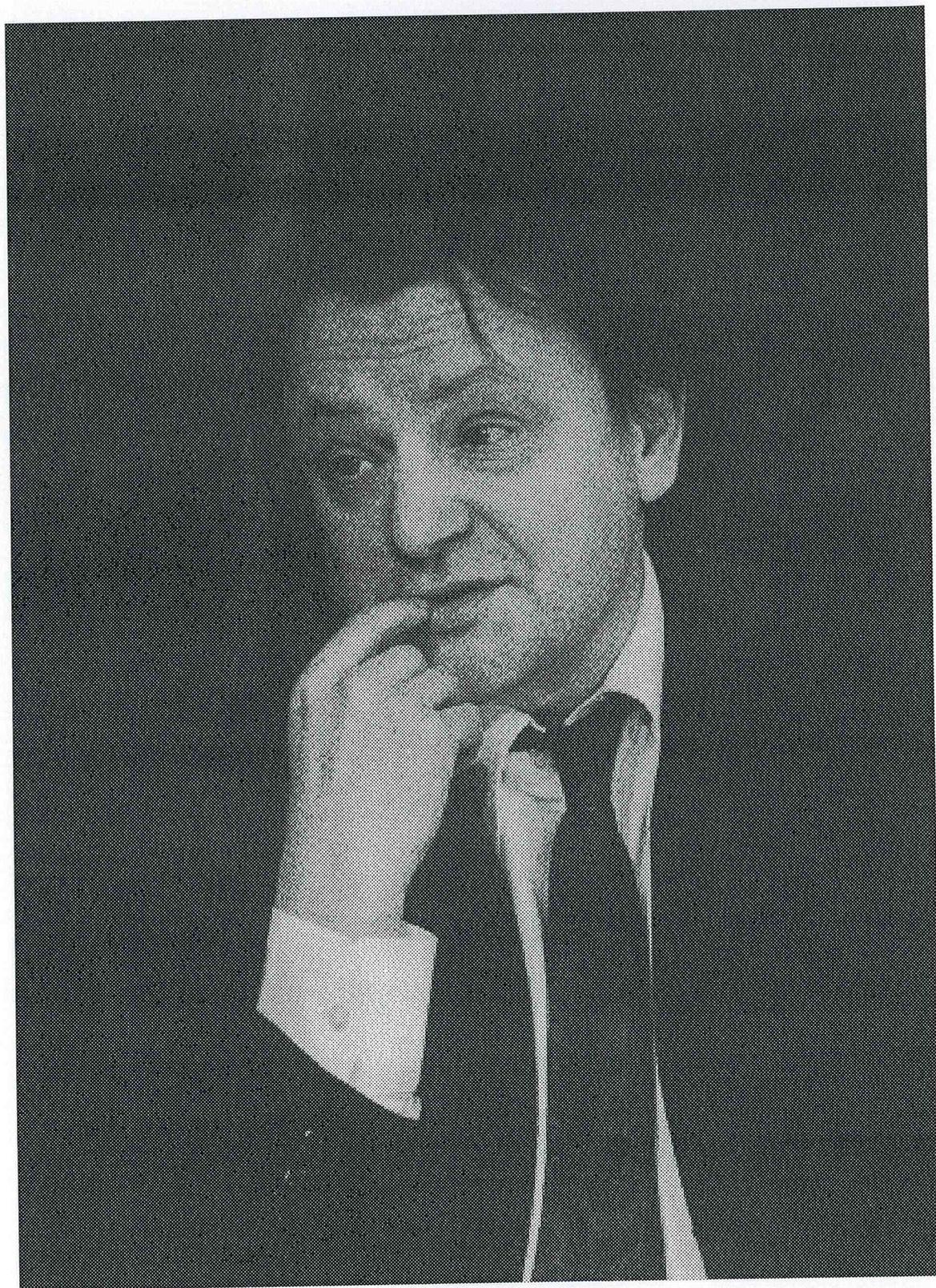
HÉLÈNE BABU, JEAN-DAMIEN BARBIN, PIERRE GÉRARD,
THIERRY GODARD, MICHA LESCOT, MARC SUSINI,
JEAN-PHILIPPE VIDAL et JUTTA JOHANNA WEISS.

Mise en scène et scénographie.....ÉRIC VIGNER
Assisté de.....BRUNO GRAZIANI
Collaboration artistique.....JUTTA JOHANNA WEISS
Dramaturgie.....SABINE QUIRICONI
Costumes.....PAUL QUENSON
Lumière.....CHRISTOPHE DELARUE
Son.....XAVIER JACQUOT
Maquillage.....SOIZIC SIDOIT
Régie générale.....OLIVIER FAUVEL
Construction décor.....LEURENN/GILLES LE FLOCH et ATELIERS DU CDDB
Réalisation des costumes.....
.....BRIGITTE MASSEY, SYLVIE REGNIER et LAURENCE RÉVILLON

Production CDDB-Théâtre de Lorient, Centre Dramatique National

Ce spectacle sera repris au Théâtre de Rond Point à Paris du 15 au 30 avril 2004, et sera accueilli par les Centre dramatiques de Toulouse et Reims.

ROLAND DUBILLARD...



ROLAND DUBILLARD dans LES DIABLOGUES,
mise en scène Jean Chouquet, 1975.

«Je voudrais donner une idée de mon œuvre à travers mes pièces,
Mes poèmes, mes réflexions, ma renommée sujette à doute,
Sur l'impossibilité d'être, de créer, de trouver du plaisir.

Je tends à la foule un miroir humoristique
Dans lequel elle puisse se refléter.

Je dirai que je suis tombé, c'est peut-être
L'impardonnable aveu de mon impuissance existentielle.»

ROLAND DUBILLARD

Pour le programme du Festival d'Avignon, 1998



ROLAND DUBILLARD et CLAUDE PIEPLU dans LES DIABLOGUES,
mise en scène de Jean Chouquet, Théâtre de La Michodière, 1975

ROLAND DUBILLARD / PARCOURS

Poète, scénariste, homme de radio, de dialogues et de diablogues, duettiste célèbre (alias Grégoire dans GRÉGOIRE ET AMÉDÉE), conteur, romancier (seul ou à deux), essayiste, épistolier à ses heures, biographe d'un genre particulier (auteur de CARNETS-EN MARGE, naturellement), auteur dramatique à succès, traducteur-adaptateur, clown, mime, casseur de noix, acteur non moins célèbre, à la radio, au théâtre, à la télévision, au cinéma, metteur en scène - sculpteur d'espaces et d'images - artiste de cabaret, chansonnier (paroles et musique), poète... aucune activité, aucune forme d'expression, de manifestation verbale en tout cas, ne semble échapper à la curiosité désinvolte et passionnée, à la vitalité bouillonnante, à l'avidité gourmande et joueuse de Roland Dubillard.

Il en résulte une œuvre multiple, foisonnante, bigarrée, contrastée à l'extrême (tant par les genres que les registres), inclassable, semée de bizarreries; une œuvre de franc-tireur, météorite tombée quelque part, terra incognita dont nul voyageur n'a encore fait le tour pour en dresser les cartes. Et pour cause ! (Avec lui, impossible d'échapper au paradoxe): la célébrité d'une partie de l'œuvre (LES DIABLOGUES, venus de GRÉGOIRE ET AMÉDÉE, quelques pièces, NAÏVES HIRONDELLES en tête) ne le dispute qu'à l'obscurité, voire à l'anonymat total de toute une autre part, les textes «épuisés» venant grossir la liste des introuvables, inédits ou éternellement «à paraître» - ce qui est assez dubillardien quand on y pense et mériterait un joli petit diablogue. Mais ne désespérons pas puisque les éditions Gallimard font paraître les CARNETS EN MARGE tant attendus, rééditent en Folio LES DIABLOGUES et LES NOUVEAUX DIABLOGUES, tout en projetant une réédition complète du théâtre et de la poésie.

Extrait de LA TABLE D'ÉCOUTE DE ROLAND DUBILLARD
de PIERRE CHABERT

« J'ai d'abord écrit le premier acte de NAÏVES HIRONDELLES, puis j'ai arrêté pour faire SI CAMILLE ME VOYAIT... parce que j'avais besoin d'argent pour aller en vacances avec mes fils et ma femme. JEAN TARDIEU (qui s'est occupé de la radiodiffusion française, ndlr) m'avait commandé cette pièce, elle a été conçue pour la radio avec des choses impossibles à représenter sur scène. L'absurde, ce n'est pas mon affaire. Il y a un excès de logique, parfois, dans la vie. SI CAMILLE ME VOYAIT... est plus dans le rêve que dans la réalité. Il y a une instabilité de la pièce. C'est un voyage, une odyssée. L'apparence trompe tout le temps. C'est une opérette radiophonique en vers et sans musique à laquelle on a ajouté une musique de Georges Delerue au moment où la voiture se met en marche. Il y avait des trappes au théâtre d'où l'on pouvait surgir n'importe quand. La métamorphose de Denise en jument est très difficile à représenter sur scène. L'emploi des vers est pour faire rire. C'est en vers de sept syllabes, à des moments, comme les comptines: Une poule sur un mur/ Qui picotait du pain dur. C'est un peu comme ça qu'il faudrait le jouer, mécaniquement. SI CAMILLE ME VOYAIT... a un rapport avec LEWIS CARROLL. TARDIEU n'écrivait pas à ce moment-là, c'est plutôt Queneau qui me plaisait. Il était comme moi, RAYMOND QUENEAU, il ne se prenait pas au sérieux, mais son œuvre tient quand même toute seule avec un sens. Je n'ai pas eu de plan pour l'écrire, j'ai commencé au début et ça s'est fait, c'est tout. J'écris pour être joué. Et, même, les pièces que j'ai jouées, pour le plaisir de les jouer. Parfois, c'est tout le contraire, c'est l'écriture qui m'intéresse. Dans OLGA MA VACHE, la dernière phrase résume ma façon de voir, elle dit: Les problèmes qui sont des faux problèmes, il faut les résoudre quand même. (La dernière phrase d'OLGA MA VACHE, texte de 1948, est exactement: J'avais appris à croire que je savais résoudre les faux problèmes, ndlr.) C'est un peu le sens de mon écriture. Il y a un machin qui ne marche pas. Il faut essayer de résoudre la difficulté. Mais elle demeure. On se jette à l'eau, c'est tout, en espérant qu'on pourra nager.»

Entretien de Roland DUBILLARD avec M. LINDON,
paru dans le journal Libération du 23 octobre 1997

LES ŒUVRES DE ROLAND DUBILLARD

THÉÂTRE

NAÏVES HIRONDELLES, Gallimard, 1962
SI CAMILLE ME VOYAIT..., Gallimard, 1962
LA MAISON D'OS, Gallimard, 1966
LE JARDIN AUX BETTERAVES, Gallimard, 1969
« ... OÙ BOIVENT LES VACHES. », Gallimard, 1973
LES DIABLOGUES, L'Arbalète, 1976
LES CAHIERS DE CONSERVE, édition critique établie par Robin Wilkinson, dans la revue Organon, 86 (Spécial Dubillard), CERTC, Université Lumière-Lyon 11, 1986
LES NOUVEAUX DIABLOGUES, L'Arbalète, 1988
IL NE FAUT PAS BOIRE SON PROCHAIN, Gallimard, 1998

POÈMES

LA BOÎTE À OUTILS, L'Arbalète, 1985
JE DIRAI QUE JE SUIS TOMBÉ, Gallimard

NOUVELLES ET RÉCITS

OLGA MA VACHE avec LES CAMPEMENTS ET CONFESSIONS D'UN FUMEUR DE TABAC FRANÇAIS, Gallimard, 1974
LE PÈRE DE FAMILLE, dans «Les Cahiers», 1994-1995, revue trimestrielle de la Comédie-Française, n° 13, automne 1994, éd. P.O.L.
Livre à vendre, en collaboration avec Philippe de Chérissey, Éditions de Paris, 1956, chez Jean-Claude Simoën

ESSAI

MÉDITATION SUR LA DIFFICULTÉ D'ÊTRE EN BRONZE, Julliard, 1972 chez Jean-Michel Place

JOURNAL

CARNETS EN MARGE (1947-1997), Gallimard, 1998

SCENARIO

L'AFFAIRE MANET, de Jean Aurel et R. Dubillard, publié dans l'Avant-scène cinéma, n°77, 1968

TEXTES INÉDITS

THÉÂTRE

LE BAIN DE VAPEUR

LES CHIENS SOUS LA MINUTERIE

LE RÔTI DE VEAU, FARCE EN UN ACTE

DE NOMBREUX DIABLOGUES

Pièces datant de 1943: X ASSASSINE À MINUIT TRENTE, LE MARTYRE DE
SAINTE AGNÉS, CONJONCTURE, ANDROM ET L'ART DU MÉLODRAME

ROMANS

ALLER-RETOUR: roman radiophonique écrit avec Romain Weingarten,
chacun rédigeant alternativement un chapitre

SCÉNARIOS DE FILM

A PEINE ON S'EST CROISÉS

LES CHIENS DC CONSERVE

NOUVELLES

LA TÊTE COURONNÉE, 1951

L'ÉPISODE, 1956

AUTRES TEXTES

Textes autobiographiques, des années 1940 aux années 1990 (illu-
strant le goût de l'auteur pour la mystification)

ASTOIRE, œuvre inachevée (autobiographique et nourrie de considéra-
tion sur le théâtre)

Nombreux dessins à l'encre (environ quatre cents)

ROLAND DUBILLARD : UN GRAND DRAMATURGE DU COMIQUE

« Est-ce que je vais enfin la raconter, cette histoire ? Me voilà avec une vieille femme et trois grands enfants qui ne me parlent même plus; me voilà vers la fin d'une carrière littéraire et théâtrale à en pleurer, c'est vrai, tout le monde vous le dira, s'ils me connaissent. Je me sens redevenir jeune. Je me remets à raisonner à perte de temps comme quand j'avais vingt ans, et je recommence à éprouver ce même dégoût d'écrire comme il faut, qui engendre un dégoût beaucoup plus malsain d'écrire comme il ne faut pas. Avec tout ça me revient de plus en plus mélancoliquement cette histoire de jeune homme, que je n'ai jamais racontée même à ma femme. Et de plus en plus je me dis que ça devait être la seule histoire vraiment importante que le bon Dieu m'avait destinée. Parce que, depuis, la vie a été tellement vide. Je le dis tout de suite, c'est une histoire idiote, et surtout une histoire invraisemblable. Il s'agit d'une vache. A l'époque, j'étais complètement à plat. J'en avais assez de tout, je commençais à me dire que grand-père avait eu bien raison de me traiter de petit raisonneur. Je n'étais rien d'autre. Ce qui m'avait le plus abattu, je ne voulais pas me l'avouer, c'était le naufrage presque spectaculaire de mon drame poétique: l'Ampoule. N'en parlons pas. Enfin, je faisais pitié. J'avais un ami qui était peintre, et qui a fait par la suite une belle carrière dans le chauffage central. Il s'appelait Gabon. Il jouissait d'une grande propriété normande, avec des bois et des prés. Il me dit: "Viens donc te reposer là-bas avec moi." Nous voilà partis.

La maison de campagne de Gabon était une bonne maison, surtout le soir au moment du grand feu allumé devant la bouteille de calvados, à cause du début de printemps un peu froid en fin de journée. Après la veillée où nous causions un peu, nous avions une chambre chacun avec des murs de plâtre, et vraiment le silence était insupportable. Il fallait s'y faire. La vie était lointaine, quelque chose m'effaçait doucement. Alors je dormais, et nous n'avons pas réussi une seule fois à voir le lever du soleil.

Gabon était là bel et bien pour se reposer et boire du lait comme moi, mais ça l'amusait de croire qu'il était là pour faire enrager ses amis peintres en peignant sur le motif, comme ils disent. Moi, je le laissais partir avec ses pinceaux, parce que j'en avais assez

d'avoir l'air de m'irriter contre les Arts, comme ça a été longtemps mon habitude. Je préférais m'ennuyer. Quand il y avait du soleil, je m'y mettais.

Gabon me rapportait des portraits de vache invraisemblables, et il prenait un petit air fouine pour me raconter qu'il détruisait la nature. Tu parles. Les vaches ne s'en portaient pas plus mal. Je l'appelais Mort-aux-vaches, par plaisanterie, et je lui rappelais qu'il avait dans son horloge rustique un fusil de chasse à deux coups, plus meurtrier qu'une paire de pinceaux. C'étaient des gamineries, il ne m'en tenait pas rigueur, mais il me traitait de con, sincèrement, je crois. Enfin, je lui étais moins pénible que la solitude.

Dans l'ensemble, j'éprouvais un grand calme agréable, mais, comme on dit, ça ne pouvait pas durer. Encore par désir de plaisanter, je pose une question à Gabon, et Gabon me répond que oui, et c'est là que l'histoire commence, si on peut parler d'histoire. Oui, les vaches consentaient à poser pour lui, au moins une. Je fis comme si ça me semblait impayable, en me tapant sur les cuisses, bien que je n'en eusse pas envie. Il m'emmena sur les lieux, un grand pré avec une vingtaine de vaches.

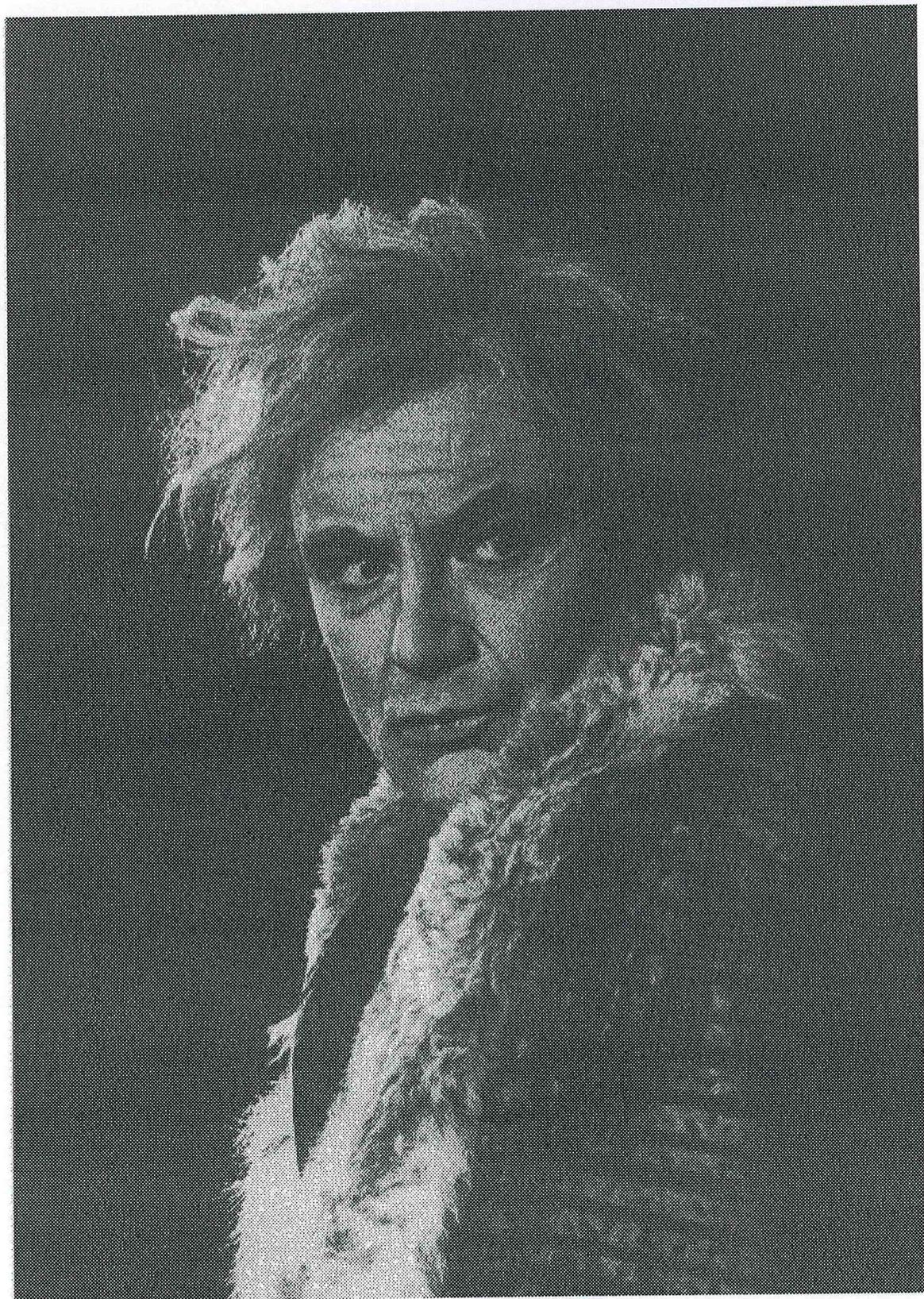
Il y avait là une petite vache, à décrire plus qu'à peindre. Ça m'est pénible de la décrire. Scientifiquement, c'était une génisse, mais ces questions de virginité m'ennuyaient. Elle était blanche avec des taches marron. Ce qui frappait, c'était ses yeux très beaux, très tristes, entourés de cils blancs, très longs, très propres. Une tête pensante, patiente, d'où deux petites cornes sortaient peu à peu, sans qu'elle s'en aperçut, la vache, comme dirait un poète. On connaît le museau humide des vaches. Celui-là était rose. Il y a des grosses vaches, qui vont de pair avec leur bêtise proverbiale. Celle-là était plutôt menue. Mais c'était son poil, moelleux, chaud, avec d'indicibles passages de couleur à couleur, qui la rendait irrésistible. On avait envie de la toucher, de la caresser, de l'embrasser, tout en ayant bien conscience que ce n'était pas la peine, parce qu'on n'est pas des gosses. Ni des animaux.

C'est dire que cette vache ne m'impressionna pas du tout, pas plus qu'une fleur, finalement. L'élément drôle était Gabon qui installait son chevalet et sa toile à une bonne distance de la vache, avec un air technique sûr de lui, comme si... précisément, comme si quelque chose que personne ne peut penser allait se produire.

LA MAISON D'OS

«Je veux parler de cette maison, oui, mais sans ordre, comme ça me vient, comme on raconte sa vie, selon l'ordre de la mémoire plutôt que selon l'ordre de la matière, je veux dire: du sujet, la vie, la maison. Selon comme ça me saute à la mémoire. (...) De sorte qu'en parlant de cette maison, sûrement, j'en oublierai; peut-être seulement des placards, mais peut-être aussi une pièce principale; ou même plusieurs. »

LA MAISON D'OS, Roland DUBILLARD
1966, éditions Gallimard



ROLAND DUBILLARD dans LA MAISON D'OS,
mise en scène Arlette Reinerg, 1961.



LA MAISON D'OS, mise en scène ÉRIC VIGNER,
Issy-Les-Moulineaux, 1991.

ÉRIC VIGNER ET ROLAND DUBILLARD

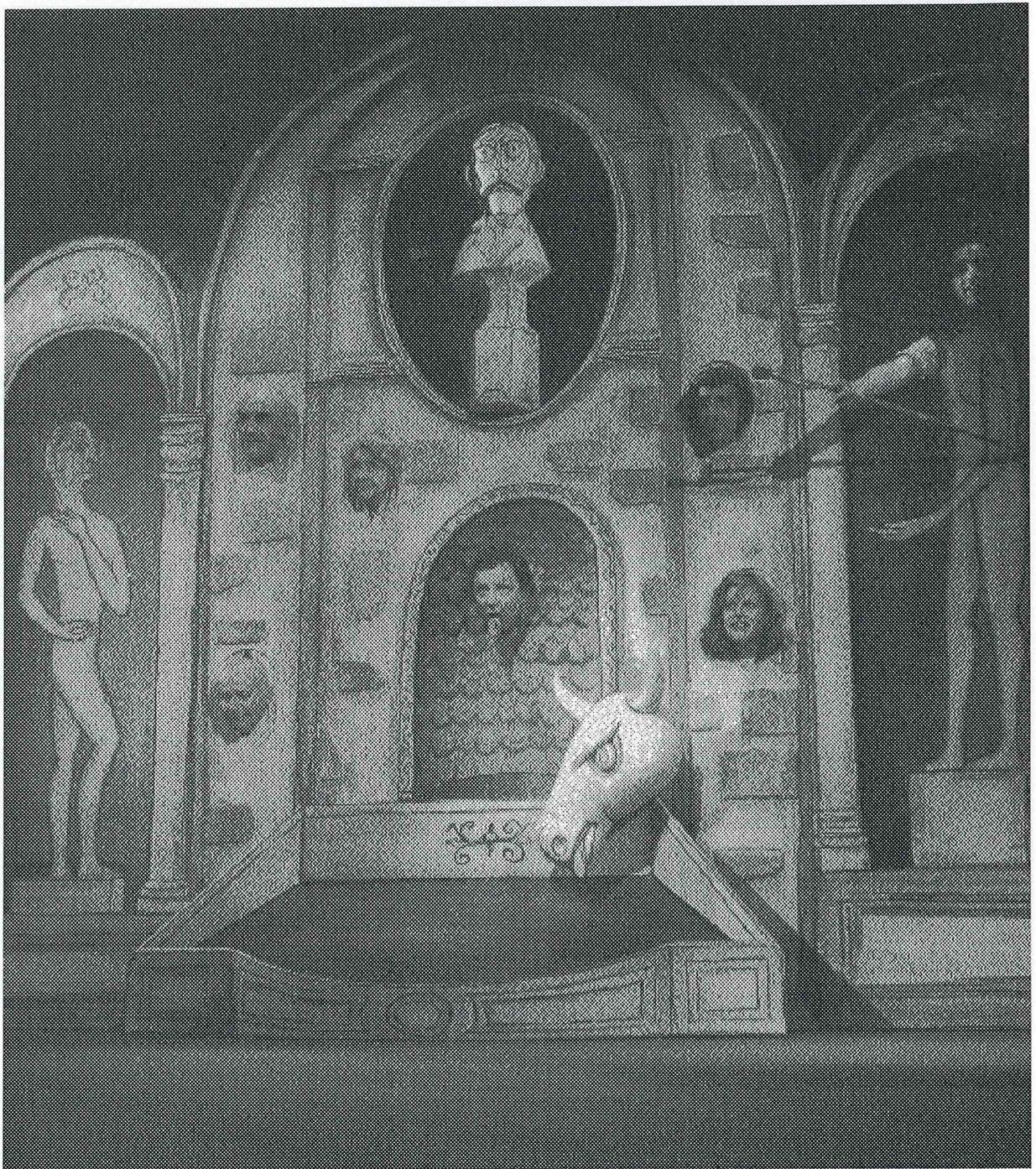
« J'y suis entré par hasard dans la maison de Roland Dubillard, par la petite porte à la fin de l'adolescence et j'y suis resté. La première fois c'était en Bretagne au Conservatoire de Région. Deux amis présentaient une scène de LA MAISON D'OS : rien compris. J'ai tendu l'oreille, intrigué, puis je l'ai travaillé pour le concours d'entrée du Conservatoire d'Art Dramatique de Paris. L'attachement est devenu par la suite obsessionnel, alors j'ai voulu en sortir avec, du Conservatoire d'Art Dramatique de Paris. Quand quelques années plus tard il s'est agi de devenir un homme sans pour autant oublier l'enfance et ses terrains de jeux mais de manifester son désir et de ne pas céder là-dessus, LA MAISON D'OS est revenue à la mémoire tout simplement, elle y avait toujours été. Elle n'était plus visitée depuis une trentaine d'années et c'est alors que cette jeune Suzanne M, cette très jeune compagnie de théâtre avait décidé de l'habiter et de faire territoire de ce chef d'oeuvre de la littérature théâtrale de la seconde moitié du XXe siècle. Suzanne M avait adopté le mot d'ordre libérateur de Dubillard - " Mieux vaut parler comme on veut que comme il faut. Ou alors, je vais me taire. C'est à choisir." -, celui-là même qui avait présidé à la création de LA MAISON D'OS. Ce texte s'offrait à nous comme la matière qui allait fonder les bases du nouveau théâtre que nous voulions construire: un manifeste poétique pour inventer l'avenir par le théâtre exactement. J'ouvre le livre et la plongée est imminente à l'intérieur de soi. C'est là, la connaissance directe de Dubillard, ou non, ça ne s'explique pas, ça se comprend de la manière dont ça se sent, ça échappe à la réduction analytique, on y adhère totalement, à tout sinon rien. J'ai retrouvé ce sentiment avec Duras et j'ai eu la chance de connaître les deux, en chair et en os. C'est une histoire de famille, il y a la famille Dubillard comme il y a celle de Duras, c'est-à-dire, une adhésion irrémédiable et durable, immédiate et profondément intime, à l'oeuvre et à la nature si particulière de sa relation au monde (personnelle), qui avance par liens, Dubillard avant Internet, le coeur en plus, par bonds, par fragments, par bouts de mémoire et de sensations, collisions, emboîtements, il n'y pas de logique déterminée de l'oeuvre au commencement, seulement le sentiment qui conduit à la nécessité d'écrire, son flux, pas de fin programmée, pas possible, plutôt un va-et-vient, à la "va comme je te pousse", une multitude de points exemplaires et autonomes qui finissent par former un tout, comme on dirait de l'oeil d'une mouche aussitôt diffracté. L'oeuvre de Dubillard initiera artistiquement toute une vie, la mienne en particulier, mais aussi celles des enfants de la maison, ceux qui savent encore aujourd'hui que jouer est un jeu, ceux qui n'ont pas oublié les jardins d'enfance. »

ÉRIC VIGNER

«...OÙ BOIVENT LES VACHES.»

« Je ne peux pas écrire. J'ai la crampe des écrivains. Votre ballet, votre film de cinématographe, vos chèvres qui pètent, je ne sais quoi, votre pièce de théâtre, écrivez-la vous-même. Je ne suis pas un stylo, ou si je suis un stylo, qu'on me prenne en main. Moi je ne lèverai pas le petit doigt. C'est maintenant, c'est tout de suite que je veux qu'il se passe quelque chose, pas la saison prochaine dans un théâtre. Lequel ? Subventionné si possible. »

«...OÙ BOIVENT LES VACHES.», Roland DUBILLARD
1973, éditions Gallimard



JACQUES SEILER, ROLAND DUBILLARD, MADELEINE RENAUD
ET MARIA MACHADO dans «...OÙ BOIVENT LES VACHES»,
mise en scène Roger Blin, 1972

«...OÙ BOIVENT LES VACHES.» / IMPRESSION

Le héros de la nouvelle pièce de Dubillard est une sorte d'académicien, de poète-lauréat qui n'a probablement jamais rien écrit ni jamais rien fait de ses dix doigts mais auquel on ne cesse de passer des commandes officielles. Parmi celles-ci, on lui propose d'exécuter, pour le jardin du Luxembourg, la fontaine Médicis – qui existe déjà... Belle image de ce que peut être l'académisme, l'inité de l'art officiel et des gloires usurpées.

Mais j'ai entendu Roland Dubillard, après les premiers comptes rendus de sa pièce, reprocher aux critiques de vouloir que lui aussi, refasse une fois de plus son premier succès, NAÏVES HIRONDELLES – qui, par parenthèse, avait reçu un très mauvais accueil de la critique et n'avait été sauvé in extremis que par un article dithyrambique d'André Roussin, en première page du Figaro. En réalité, il y a peu de différence de ton entre NAÏVES HIRONDELLES, LA MAISON D'OS, LE JARDIN AUX BETTERAVES et cette pièce-là. D'abord, parce qu'elle a Dubillard pour principal interprète et, il a beau dire, qu'il ne peut parler que de lui ou, plutôt, que des idées en cours du temps de sa jeunesse: cet absurde mis à la mode par CAMUS, illustré ensuite par IONESCO, BECKETT, ADAMOV, TARDIEU... Mais sait-on assez que Dubillard, alors connu comme auteur de sketches théâtraux et radiophoniques, les a précédés dans cette expression amère et facétieuse du rien et du vide ? S'il n'a vraiment trouvé son souffle qu'avec NAÏVES HIRONDELLES, il y avait déjà quelques temps que GREGOIRE ET AMEDEE divertissait et inquiétait les auditeurs de la radio.

CLOWN LUCIDE

Leur duo célèbre hante encore la première partie d'«...Où boivent les vaches», dont le titre vient d'un des poèmes les plus mystérieux de RIMBAUD, COMEDIE DE LA SOIF. L'interrogatoire du fils de l'écrivain célèbre par un professeur, la remise solennelle d'une lyre d'honneur que tout le monde s'obstine à appeler une hache, la commande de la fontaine Médicis, la description d'un ballet par un sculpteur qui a l'accent de César – autant de sketches que l'on peut rattacher au passé de Dubillard lui-même éternellement présent-absent au milieu de péripéties qui ne semblent pas le concerner, clown lucide, lunaire et titubant sur les mots, par-dessus tout grand acteur qui joue sa propre vie.

Et si Dubillard est le centre de cet univers décentré, sans contours, les autres comédiens, mis en scène par ROGER BLIN, ne lui cèdent en rien – surtout JACQUES SEILER – pour ce qui est de la folie tranquille, donnée comme naturelle, telle qu'on la trouvait chez les Russes, de GOGOL à MAÏAKOVSKI, en passant, bien sûr, par TCHEKHOV.

LA REVUE L'ESTHÉTIQUE n°34, 1998, sur
«...OU BOIVENT LES VACHES» de Roland Dubillard
créé au Théâtre Récamier.

« ALLER OÙ BOIVENT LES VACHES. » / ARTHUR RIMBAUD

« À partir de cette histoire de forêt, je vais vous dire pourquoi vous devez deviner que je consacrai la totalité de mes pensées à Olga. C'est que je ne pouvais pas penser à mes amis de Paris, ni seulement à Gabon, sous peine de me sentir ridicule dans cette aventure. Or, j'en avais assez de me moquer de moi sous prétexte d'avoir peur que mes amis se moquassent de moi. Je préférais qu'on ne parle plus du tout de moi et une bonne fois pour toutes j'avais décidé d'aller où boivent les vaches, comme dit Jean-Arthur Rimbaud. »

OLGA MA VACHE, ROLAND DUBILLARD

COMÉDIE DE LA SOIF d'ARTHUR RIMBAUD
(extrait)

1. Les Parents

Nous sommes tes Grands-Parents.

Les Grands !

Couverts des froides sueurs

De la lune et des verdure.

Nos vins secs avaient du coeur!

Au soleil sans imposture

Que faut-il à l'homme? boire.

MOI- Mourir aux fleuves barbares.

Nous sommes tes Grands-Parents

Des champs.

L'eau est au fond des osiers:

Vois le courant du fossé

Autour du château mouillé.

Descendons en nos celliers;

Après, le cidre et le lait.

MOI- Aller où boivent les vaches.

Nous sommes tes Grands-Parents;

Tiens, prends

Les liqueurs dans nos armoires;

Le Thé, le Café, si rares,

Frémissent dans les bouilloires.

- Vois les images, les fleurs.

Nous rentrons du cimetière.

MOI- Ah ! tarir toutes les urnes !

2. L'esprit

Éternelles Ondines

Divisez l'eau fine.

Vénus, soeur de l'azur,

Émeus le flot pur.

Juifs errants de Norwège

Dites-moi la neige.

Anciens exilés chers,

Dites-moi la mer.

MOI- Non, plus ces boissons pures,
Ces fleurs d'eau pour verres,
Légendes ni figures
Ne me désaltèrent;

Chansonnier, ta filleule
C'est ma soif si folle
Hydre intime sans gueules
Qui mine et désole.

3. Les amis

Viens, les Vins vont aux plages,

Et les flots par millions!

Vois le Bitter sauvage

Rouler du haut des monts!

Gagnons, pèlerins sages,

L'Absinthe aux verts piliers...

MOI - Plus ces paysages.
Qu'est l'ivresse, Amis ?

J'aime autant, mieux, même,
Pourrir dans l'étang,
Sous l'affreuse crème.
Près des bois flottants.

4. Le pauvre songe
Peut-être un Soir m'attend
Où je boirai tranquille
En quelque vieille Ville,
Et mourrai plus content:
Puisque je suis patient !

Si mon mal se résigne,
Si j'ai jamais quelque or,
Choisirai-je le Nord
Ou le pays des Vignes?...
- Ah, songer est indigne

Puisque c'est pure perte !
Et si je redeviens
Le voyageur ancien,
Jamais l'auberge verte
Ne peut bien m'être ouverte.

5. Conclusion

Les pigeons qui tremblent dans la prairie,
Le gibier, qui court et qui voit la nuit,
Les bêtes des eaux, la forêt asservie,
Les derniers papillons !... ont soif aussi.

Mais fondre où fond ce nuage sans guide,
- Oh ! favorisé de ce qui est frais !
Expirer en ces violettes humides
Dont les aurores chargent ces forêts?

L'ÉQUIPE DE CRÉATION

ÉRIC VIGNER signe les décors du spectacle et réunit une équipe de création qui l'a accompagné sur cinq dernières mises en scène: RHINOCÉROS, LA DIDONE (opéra), LA BÊTE DANS LA JUNGLE, SAVANNAH BAY, L'EMPIO PUNITO (opéra):

BRUNO GRAZIANI (assistant à la scénographie)
SABINE QUIRICONI (dramaturgie)
PAUL QUENSON (costumes)
CHRISTOPHE DELARUE (lumière)
XAVIER JACQUOT (son)
SOIZIC SIDOIT (maquillage)

LES COMÉDIENS

PIERRE GÉRARD était au Conservatoire de Paris avec Éric Vigner et a joué dans l'un de ses premiers spectacles: LA PLACE ROYALE de Corneille. HÉLÈNE BABU était dans LA PLUIE D'ÉTÉ, et plus tard dans LE MALADE IMAGINAIRE OU LE SILENCE DE MOLIÈRE mis en scène par Arthur Nauzyciel. JUTTA JOHANNA WEISS était MARION DE LORME et Catherine dans LA BÊTE DANS LA JUNGLE. JEAN-DAMIEN BARBIN a rejoint Éric Vigner sur RHINOCÉROS pour former un duo inoubliable avec Jutta Johanna Weiss dans LA BÊTE DANS LA JUNGLE. JEAN-PHILIPPE VIDAL était dans la deuxième distribution du MALADE IMAGINAIRE mis en scène par ARTHUR NAUZYCIEL, et depuis collabore avec le CDDB sur ses actions de formation. THIERRY GODARD, MICHA LESCOT et MARC SUSINI sont de nouvelles collaborations.

> HÉLÈNE BABU

Formée au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris (1990-1993) elle a joué dans les spectacles de PHILIPPE ADRIEN, ÉRIC VIGNER, FRANCIS HUSTER, MASSIMO BELLINI, JULIE BROCHEN, KATARINA TALBACH, ARTHUR NAUZYCIEL...

On a pu la voir au cinéma dans LA VÉRITÉ de B.Brunet, LAUTREC de R.Planchon, MANGE TA SOUPE de Mathieu Amalric, DISPARUS de Gilles Bourdos; à la télévision dans DE GRÉ OU DE FORCE de F. Cazeneuve, MAIGRET ET MME QUATRE de P. Béranger, CE QUE VOIT ERNESTO d'après la Pluie d'été de Duras, réal P. André, MICRO BÉBÉ de R.Abadia, micro ciné Canal+.

En 2001 elle a mis en scène LES FACHEUX de Molière.

> JEAN-DAMIEN BARBIN

Formé au Conservatoire de Nantes puis de Paris, Jean-Damien Barbin n'a cessé de jouer au théâtre aussi bien des oeuvres classiques (SHAKESPEARE, RACINE, MARIVAUX, HUGO...) que contemporaines (EDWARD BOND, HÉLÈNE CIXOUS, OLIVIER PY, NATHALIE SARRAUTE, JON FOSSE...). Sa carrière est rythmée par des collaborations approfondies avec quelques metteurs en scène (JACQUES MAUCLAIR, MICHEL BOUQUET, DANIEL MESGUICH, PHILIPPE NOËL, XAVIER MAUREL, ALAIN MILIANTI, OLIVIER PY, JACQUES LASSALE...) et ces dernières années avec ÉRIC VIGNER dans RHINOCÉROS et LA BÊTE DANS LA JUNGLE.

Il a également tourné pour la télévision et le cinéma (notamment, avec JEAN-PAUL RAPPENEAU, et FRANCIS GIROD).

Il a mis en scène NOTRE BESOIN DE CONSOLATION EST IMPOSSIBLE À RASSASIER DE STIG DAGERMAN au CDDB, en décembre 2000.

> PIERRE GÉRARD

Formé au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, il joue au théâtre avec ETIENNE POMMERET, ARTHUR NAUZYCIEL, JACQUES WEBER, ISABELLE NANTY, AURÉLIEN RECOING; au cinéma dans les films de JACQUES WEBER (DON JUAN), PIERRE RICHARD (DROIT DANS LE MUR), Edouard MOLINARO...,

à la télévision dans les films : JULIE LESCAUT, MAIGRET:L'AFFAIRE ST FIACRE, LAGARDÈRE...

> THIERRY GODARD

Formé au Studio Pygmalion et dans plusieurs ateliers (Campagnol, R. Cordier, J. Duc), on retrouve Thierry Godard sur les scènes des Vôutes, du Palais des glaces, du Splendid, du Quai de la Gare, dans des textes du répertoire récent. Il est aussi comédien dans de nombreux films pour le cinéma (avec les réalisateurs JAMES IVORY, BRIAN DE PALMA, PHILIPPE HAREL) ou la télévision (dans L'ENFANT ÉTERNEL, AVOCATS ET ASSOCIÉS...).

Thierry Godard est aussi auteur dramatique et compositeur.

> MICHA LESCOT

Formé au Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique de Paris, il joue avec ROGER PLANCHON dans LA TOUR DE NESLE D'A.DUMAS et LE TRIOMPHE DE L'AMOUR de MARIVAUX. Il joue également dans PSYCHÉ de CORNEILLE et MOLIÈRE, mise en scène de YANN DUFFAS et HORTENSE A DIT J'M'EN FOUS de FEYDEAU, mise en scène PIERRE DIOT, LES COMPAGNONS DE JEU. Avec PHILIPPE ADRIEN, il joue dans ARCADIA de TOM STOPPARD et VICTOR OU LES ENFANTS AU POUVOIR de ROGER VITRAC. Il interprète par la suite le rôle-titre de CASIMIR ET CAROLINE de HORVATH, mise en scène de JACQUES NICHET, puis HENRY V, créé à Avignon dans une mise en scène de JEAN-LOUIS BENOIT. Il est nommé aux Molières du meilleur

Espoir en 1999.

En 2002, il joue JE CROIS d'EMMANUEL BOURDIEU, mise en scène DENIS PODALYDES. (Comédie de Bourges, Théâtre de la Bastille).

À la télévision il est interprète de ATTENTION FRAGILE de MANUEL POIRIER, US GO HOME de CLAIRE DENIS; au cinéma LAUTREC de ROGER PLANCHON, NENETTE ET BONI et VENDREDI SOIR de CLAIRE DENIS.

> MARC SUSINI

Après un Conservatoire de région et de nombreux stages avec des metteurs en scène (MATTHIAS LANGHOFF, BRUNO MEYSSAT, JEAN-CLAUDE FALL, NIELS ARESTRUP, ARINA MNOUCHKINE...), Marc Susini commence au théâtre dans des textes de Corneille et Molière, puis presque essentiellement dans le répertoire récent et contemporain: de STRINDBERG à EUGÈNE DURIF, B-M. KOLTÈS, NOËL CASALE, PHILIPPE MINYANA... avec des metteurs en scène comme ETIENNE POMMERET, XAVIER MARCHAND, CATHERINE MARNAS... Il joue dans des téléfilms, courts et longs métrages ou pour des fictions radiophoniques.

> JEAN-PHILIPPE VIDAL

Il a suivi la formation de l'École du Théâtre national de Chaillot par Antoine Vitez et a joué sous la direction de CHRISTIAN COLIN, CHRISTIAN SCHIARETTI, LUDOVIC LAGARDE, MICHEL DIDYM... Il collabore avec Didier Galas sur la mise en scène de MONNAIE DE SINGES (présenté au CDDB). Il reprend le rôle du malade/Molière dans LE MALADE IMAGINAIRE OU LE SILENCE DE MOLIÈRE, sous la direction d'Arthur Nauzyciel. Depuis deux ans, Jean-Philippe Vidal est artiste intervenant en section « art dramatique » du Lycée Jean Macé de Lanester, et s'investit dans de nombreux ateliers pour amateurs.

> JUTTA JOHANNA WEISS

Jutta Johanna Weiss est née à Vienne en 1969, elle joue dès l'âge de 17 ans dans une mise en scène d'OTOMAR KREJCA au Theater an der Josefstadt à Vienne. Cette expérience la mènera plus tard à un parcours trilingue. À partir de 1989 elle étudie à New-York – en anglais – avec Sanford MEISNER et Robert LEWIS. Elle continue son apprentissage en français avec Andrei SERBAN à Avignon 1994 et Anatoli VASSILIEV à Moscou en 1995. Elle joue entre autres dans les pièces de GIRAUDOUX, IBSEN, LORCA, des auteurs contemporains américains et autrichiens. Elle apprend la Langue des Signes pour une mise en scène de Howie SEAGO (acteur/metteur en scène américain, sourd-muet, qui a travaillé avec Peter SELLERS, Robert WILSON et Emmanuelle LABORIT). MARION DE LORME de Victor HUGO, dans la mise en scène d'Éric VIGNER en 1998 fut son premier travail dans le théâtre français. Elle a poursuivi son travail avec Éric VIGNER dans RHINOCÉROS en 2000 et dans LA BÊTE DANS LA JUNGLE en 2001. Elle est depuis artiste associée au CDDB-Théâtre de Lorient.

«...Où hivent les vaches.»

ROLAND DUBILLARD /
ÉRIC VIGNER

Création au Grand Théâtre de Lorient le 7 octobre 2003

MARDI 07 OCTOBRE 2003.....20H30
MERCREDI 08 OCTOBRE 2003.....20H30
JEUDI 09 OCTOBRE 2003.....20H30
VENDREDI 10 OCTOBRE 2003.....20H30

CONTACTS

RELATIONS AUX PUBLICS/GROUPES

0 2 9 7 8 3 5 1 5 1

> MARIE-ROSE HAYS (établissements scolaires),
CAROLE FLEURY (ét. scolaires et étudiants),
FABRICE VIVIER (collectivités, groupes adultes)

RÉSERVATIONS / BILLETTERIE

0 2 9 7 8 3 0 1 0 1

> MARYLINE LAVIOS (mardi au vendredi de 16h à 19h)

.....
CDDDB CENTRE DRAMATIQUE DE BRETAGNE THÉÂTRE DE LORIENT

Centre Dramatique National - direction Éric VIGNER

CDDDB-Théâtre de Lorient: 11 rue Claire Droneau BP726 56107 Lorient cx

T : 02 97 83 51 51 - F : 02 97 83 59 17 - E : contact@CDDDB.fr